

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
 Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } 14 » six mois.
 } 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
 bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
 MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
 publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BUL-
 LIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

17 janvier 1863.

M. Alison, ministre d'Angleterre à Té-
 héran, vient d'arriver à Paris, se rendant
 en toute hâte à Londres pour conférer
 avec son gouvernement au sujet des affai-
 res de Perse, qui ont pris une extrême
 gravité. M. Alison a reçu, en quittant
 Constantinople, la nouvelle positive que
 la ville de Hérat, investie par Dost-Mo-
 hammed, prince des Afghans, tenait tou-
 jours, et que même les assiégés avaient
 fait une sortie heureuse qui leur avait per-
 mis de faire entrer dans la place un con-
 voi de vivres considérable. La ville assié-
 gée par le protégé de l'Angleterre est
 maintenant approvisionnée pour un an.

La proclamation du président Lincoln,
 qui déclare libres de plein droit tous les
 nègres esclaves des Etats confédérés, est
 rendue exécutoire à dater du 1^{er} janvier.
 Cette mesure est une nouvelle preuve de
 la mauvaise foi du président de l'Union,
 puisqu'il maintient l'esclavage dans les
 Etats qui ont reconnu l'autorité du gou-
 vernement de Washington.

La plupart des journaux qui ont vu
 dans l'esclavage la cause principale de la
 guerre aux Etats-Unis se chargeront peut-
 être d'expliquer cette nouvelle manière
 d'appliquer ce qu'ils appellent les grands
 principes de l'émancipation.

Le télégraphe annonce qu'à Madrid tous
 les ministres ont donné leur démission,
 qui a été acceptée par la reine, et le ma-
 réchal O'Donnell a été chargé de former
 un autre cabinet.

Cette nouvelle est donnée sans aucun
 détail de nature à faire connaître les cir-
 constances dans lesquelles s'est produite
 cette crise ministérielle. On assurait hier
 à la Bourse qu'elle est le résultat d'une
 intrigue fomentée à Londres, et que la
 nouvelle combinaison ministérielle incli-
 nerait vers l'opinion progressiste avancée
 dont M. Posada Herrera est la personni-
 fication la plus notable.

Une dépêche nous apporte le résumé du
 discours du trône, lu avant-hier à Berlin

par M. de Bismark. On y remarque plu-
 sieurs paragraphes importants, et entre
 autres ceux où il est question de la ferme
 volonté du cabinet de maintenir l'organi-
 sation projetée de l'armée ainsi que
 le traité de commerce conclu avec la
 France.

L'Angleterre excite en ce moment le
 sultan à déclarer la guerre à la Serbie ;
 elle ne veut pas permettre les progrès du
 catholicisme dans aucune des provinces
 de l'empire ottoman.

Son but est toujours le même : créer à
 la Turquie des embarras sérieux par suite
 desquels on invoque le secours de l'An-
 gleterre. L'entourage d'Abdul-Aziz se
 montre effrayé de son imprudence et
 cherche vainement à le calmer en lui
 montrant le piège tendu à son ambition.

Le gouvernement suédois est en pleine
 réforme. Une proposition royale faite aux
 Etats contient le projet d'établissement
 des deux Chambres, dont une serait élue
 par les représentations provinciales, avec
 un sens d'éligibilité très élevé, et l'autre
 par le peuple, avec un sens électoral peu
 important.

S'il faut en croire la *Revue*, des mesu-
 res seraient prises et des ordres donnés
 par le département de la marine, pour que
 les ouvrages de fortifications, les maga-
 sins, les arsenaux, etc., de nos ports,
 soient revêtus d'un blindage semblable à
 celui qui est en usage pour les navires
 cuirassés. D'expériences qui ont été faites
 à Rochefort, en présence d'une commis-
 sion d'officiers de marine et d'artillerie, il
 résulterait en effet que le cuirassement
 est le meilleur système de défense pos-
 sible.

J. REBOUX.

Le *Moniteur* publie l'avertissement sui-
 vant donné à la *Revue nationale* :

« Le ministre secrétaire d'Etat au dé-
 partement de l'intérieur.

« Vu le numéro de la *Revue nationale*
 du 10 janvier courant, et l'article intitulé :
Chronique politique, et signé : Lanfrey ;

« Considérant que l'auteur de l'article
 cherche à troubler la paix publique et à
 jeter la déconsidération sur le gouverne-
 ment de l'Empereur ;

« Vu l'article 32 du décret organique du
 17 février 1852, sur la presse :

ARRÊTE :

« Art. 1^{er}. Un premier avertissement est
 donné à la *Revue nationale* dans la per-
 sonne de MM. Charpentier, propriétaire
 gérant, et Lanfrey, signataire de l'ar-
 ticle.

« Art. 2. Le préfet de police, chargé de
 la direction générale de la sûreté publi-
 que, assurera l'exécution du présent ar-
 rêté.

Paris, le 15 janvier 1863.

F. DE PERSIGNY.

On parlait à Washington de dépêches
 importantes reçues par M. Mercier pour
 préparer le Cabinet à une démarche diffi-
 cile en ce sens. D'autres versions allaient
 plus loin et assuraient que l'Empereur
 devait reconnaître le Gouvernement de
 Richmond le 1^{er} janvier et annoncer lui-
 même cette nouvelle à M. Dayton, dans la
 réception diplomatique du nouvel an.

Ces bruits indiquent du moins combien
 on se préoccupe maintenant de la média-
 tion européenne dans la capitale de l'U-
 nion.

Mexique.

DOCUMENTS DIPLOMATIQUES.

Lettre de l'Empereur au général Forey.

Le *Livre jaune* contient les documents
 diplomatiques distribués au Sénat et au
 Corps législatif. Nous en détachons la
 lettre suivante de l'Empereur au général
 Forey :

Fontainebleau, 3 juillet 1862.

Mon cher général,

Au moment où vous allez partir pour le
 Mexique, chargé des pouvoirs politiques
 et militaires, je crois utile de vous bien
 faire connaître ma pensée.

Voici la ligne de conduite que vous
 aurez à suivre : 1^o faire, à votre arrivée,
 une proclamation dont les idées princi-
 pales vous seront indiquées ; 2^o accueillir
 avec la plus grande bienveillance tous les
 Mexicains qui s'offriront à vous ; 3^o n'é-
 pousser la querelle d'aucun parti, déclarer
 que tout est provisoire, tant que la nation
 mexicaine ne se sera pas prononcée ; mon-
 trer une grande défiance pour la religion,
 mais rassurer en même temps les deten-
 teurs de biens nationaux ; 4^o nourrir,
 solder et armer, suivant vos moyens, les
 troupes mexicaines auxiliaires ; leur faire
 jouer le rôle principal dans les combats ;

5^o maintenir parmi vos troupes, comme
 parmi les auxiliaires, la plus sévère disci-
 pline ; réprimer vigoureusement tout acte,
 tout propos blessant pour les Mexicains,
 car il ne faut pas oublier la fierté de leur
 caractère, et il importe au succès de l'en-
 treprise de se concilier avant tout l'esprit
 des populations.

Quand nous serons parvenus à Mexico,
 il est à désirer que les personnes notables
 de toute nuance, qui auront embrassé notre
 cause, s'entendent avec vous pour orga-
 niser un gouvernement provisoire. Ce
 gouvernement soumettra au peuple mexi-
 cain la question du régime politique qui
 devra être définitivement établi. Une as-
 semblée sera ensuite élue d'après les lois
 mexicaines.

Vous aiderez le nouveau pouvoir à in-
 troduire dans l'administration, et surtout
 dans les finances, cette régularité dont la
 France offre le meilleur modèle. A cet ef-
 fet, on lui enverra des hommes capables
 de secondar sa nouvelle organisation.

Le but à atteindre n'est pas d'imposer
 aux Mexicains une forme de gouverne-
 ment qui leur serait antipathique, mais
 de les aider dans leurs efforts pour éta-
 blir, selon leur volonté, un gouvernement
 qui ait des chances de stabilité, et puisse
 assurer à la France le redressement des
 griefs dont elle a à se plaindre.

Il va sans dire que, s'ils préfèrent une
 monarchie, il est de l'intérêt de la France
 de les appuyer dans cette voie.

Il ne manque pas de gens qui vous de-
 mandent pourquoi nous allons dépenser
 des hommes et de l'argent pour fonder un
 gouvernement régulier au Mexique.

Dans l'état actuel de la civilisation du
 monde, la prospérité de l'Amérique n'est
 pas indifférente à l'Europe ; c'est elle qui
 alimente nos fabriques et fait vivre notre
 commerce. Nous avons intérêt à ce que la
 république des Etats-Unis soit puissante
 et prospère, mais nous n'en avons aucun
 à ce qu'elle s'empare de tout le golfe du
 Mexique, domine de là les Antilles ainsi
 que l'Amérique du Sud, et soit la seule
 dispensatrice des produits du Nouveau-
 Monde.

Nous voyons aujourd'hui, par une triste
 expérience, combien est précieuse le sort
 d'une industrie qui est réduite à chercher
 sa matière première sur un marché uni-
 que, dont elle subit toutes les vicissit-
 tudes.

Si, au contraire, le Mexique conserve
 son indépendance et maintient l'intégrité
 de son territoire, si un gouvernement
 stable s'y constitue avec l'assentiment de
 la France, nous aurons rendu à la race
 latine, de l'autre côté de l'Océan, sa force

et son prestige, nous aurons garanti leur
 sécurité à nos colonies des Antilles et à
 celles de l'Espagne ; nous aurons établi
 notre influence bienfaisante au centre de
 l'Amérique ; et cette influence, en créant
 des débouchés immenses à notre commer-
 ce, nous procurera les matières indispen-
 sables à notre industrie.

Le Mexique ainsi régénéré, nous sera
 toujours favorable ; non-seulement par re-
 connaissance, mais aussi parce que ses
 intérêts seront d'accord avec les nôtres, et
 qu'il trouvera un point d'appui dans ses
 bons rapports avec les puissances euro-
 péennes.

Aujourd'hui donc, notre honneur mili-
 taire engage, l'exigence de notre politi-
 que, l'intérêt de notre industrie et de notre
 commerce ; tout nous fait un devoir
 de marcher sur Mexico, d'y planter hardi-
 ment notre drapeau, d'y établir, soit une
 monarchie, si elle n'est pas incompatible
 avec le sentiment national du pays, soit
 tout au moins un gouvernement qui pro-
 mette quelque stabilité.

EXTRAIT DE L'EXPOSÉ DE LA SITUATION DE L'EMPIRE.

INDUSTRIE ET COMMERCE.

Pendant l'année 1862, la situation in-
 dustrielle et commerciale du pays a été
 généralement bonne.

Ainsi, d'après les renseignements pé-
 riodiques fournis au département de l'A-
 griculture, du commerce et des travaux
 publics, on constate que l'industrie lai-
 nière est dans un état de grande pros-
 périté. Dans le centre elbeuvien, la fabrique
 est en pleine activité et a pu donner du
 travail à de nombreux ouvriers que la
 crise qui sévit sur l'industrie cotonnière
 avait laissés en chômage. A Roubaix, le
 travail est très actif et paraît assuré pour
 toute la saison d'hiver par suite des com-
 mandes arrivées aux fabricants de ce
 grand centre industriel. Partout, en un
 mot, l'industrie qui met la laine en œuvre
 est dans une situation brillante.

L'industrie du lin et du chanvre est éga-
 lement en voie de progrès ; ses produits
 sont recherchés par la consommation qui,
 vu le haut prix du coton, tend à substituer
 la toile aux tissus de coton. Il y a une
 hausse marquée sur la matière première
 et sur les fils et tissus qui en dérivent.

La fabrique des soieries se ressent tou-
 jours de la situation politique des Etats-
 Unis d'Amérique ; cependant les comman-
 des de l'intérieur et celles qui sont venues
 d'Angleterre ont donné une certaine
 animation à cette industrie.

La métallurgie est dans une situation
 généralement satisfaisante ; sans doute,

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 18 JANVIER 1863.

L'ENNEMI DU PRINCE.

(Suite. — Voir notre dernier numéro.)

Ebloui par ces milliers d'astres immobi-
 les qui gardent leur lumière et n'éclairaient
 pas, on ne distinguait d'abord autour de
 soi que les fantômes des choses au milieu
 d'une immense et flottante obscurité, et
 ces fantômes, l'imagination pouvait à son
 gré les revêtir de tous ses caprices. Peu à
 peu cependant les yeux s'accoutumaient à
 cette obscurité, et perceant le voile d'abord
 confus, ils saisissaient les formes réelles
 qui avaient échappé. Ainsi, Rodolphe re-
 connut les pointes arides, les blocs déchirés
 d'un rocher qui de ce côté servait de
 base au château où il était renfermé : il
 reconnut encore que le balcon suspendu
 s'avancait sur un abîme ; mais il ne fit
 aucun retour douloureux sur sa position,
 et l'impossibilité présumée de la fuite ne
 le rendit point au sentiment de la capti-
 vité. Livré tout entier au charme des sou-
 venirs si long-temps repoussés, les soucis
 de la réalité ne pouvaient maintenant l'y
 atteindre et attrister l'image des jours heu-
 reux dont il bénissait la mémoire.

Il se coucha et s'endormit dans toute la
 douceur de ces sensations revenues. Les

premières heures de son sommeil en con-
 tinuèrent le bienfait. Ce furent les rêves
 dorés d'un adolescent qui entre dans la
 vie par un sentier de fleurs. Mais le ciel,
 de serein qu'il était, se fit sombre et grondant ;
 des bruits terribles retentirent à
 l'oreille de Rodolphe ; il lui semblait que
 la terre, mugissant dans ses entrailles,
 était prête à chaque instant à s'entr'ouvrir
 sous ses pas, lorsque, arrivé tout-à-coup
 sur le bord d'un précipice, où son attrac-
 tion violente le poussait, il se réveilla.
 Son front était inondé de sueur, ses mem-
 bres tremblaient ; il se dressa sur son
 séant :

— Aurais-je donc peur, se dit-il, moi
 qui, ce matin, me sentais prêt à donner
 sans pâleur ma tête au bourreau ?

Il s'efforça de sourire ; mais en ce mo-
 ment, il entendit marcher auprès de sa
 chambre, et un rayon de lumière pénétra
 jusqu'à son lit à travers les fentes de la
 porte ; il se rappela l'urne et le billet noir.
 Sa fermeté revint avec cette pensée ; il se
 prépara à résister de bonne grâce son
 cœur au poignard qui venait le percer. Il
 attendit quelques instants, mais personne
 ne paraissant, l'impatience le prit :

— Qu'ils se dépêchent donc, ou je ne les
 laisserai plus entrer, murmura-t-il.

Il attendit encore.

Le bruit des pas ne se faisait plus enten-
 dre ; il sortit de son lit et courut à la porte ;
 il l'ouvrit : la lumière qui tout à l'heure y
 brillait encore, avait disparu. Il écouta un
 instant ; le plus profond silence régnait
 autour de lui ; il n'entendit que le bruit
 étouffé de son haleine retenue. Il fit quel-
 ques pas dans l'obscurité, puis, craignant
 de s'égarer, de ne plus retrouver son che-
 min, il retourna en arrière ; mais à sa
 porte, qu'il s'était proposé de fermer, il ne

trouva ni verrou ni serrure. Un mouvement
 spontané impétueux le poussa à la
 barricade avec les meubles ; mais je ne
 sais quel sentiment de honte le retint, et
 il se remit au lit, confus d'en avoir ac-
 cepté un instant l'intention.

— Dormons, dit-il en fermant les yeux.
 Mais pendant quelque temps il appela
 vaguement le sommeil. Malgré lui, ses yeux
 regardaient. Il croyait entendre, il croyait
 voir, et son sang s'échauffait dans ces
 hallucinations de l'attente. Il s'irrita contre
 ces fantômes.

— Je ne crains cependant pas la mort !
 s'écria-t-il. Qui donc me tient ainsi éveillé ?
 N'ai-je pas dormi, sans y songer, sur les
 degrés même de l'échafaud ?

Sans doute, Rodolphe. Mais alors tu sa-
 vais qu'on te réveillerait pour te tuer.
 Non, tu ne crains pas la mort ; mais pour
 la braver il faut que tu la voies venir.

Toutefois il avait une force morale si
 réelle que sa volonté triompha enfin. Il
 s'endormit, et pendant qu'il dormait, il put
 encore repousser, interrompre, nier les
 rêves qui l'assaillaient. Mais le matin,
 lorsqu'il se réveilla, il se trouva presque
 épuisé par l'énergie qu'il lui avait fallu
 dépenser dans cette lutte. Cependant le
 soleil était levé, et ses joyeux rayons qui
 passaient en souriant à travers les rideaux
 de la fenêtre, lui rendirent un peu de cal-
 me. Bientôt même Rodolphe vainquit les
 sensations tumultueuses qui l'agitaient,
 et lorsqu'il s'avança sur le balcon où il
 avait passé quelques instants d'une si douce
 rêverie, sa poitrine se souleva sans effort,
 dégagée du poids qui l'avait opprimée. Il
 s'abandonna presque tout entier à con-
 templer le paysage qui se déroulait devant
 lui. Ce paysage était délicieux. A ses
 pieds, sous l'abri des rochers gigantesques

dont il habitait la cime, c'était une im-
 mense prairie traversée par une petite ri-
 vière au cours sinueux, et dont l'onde
 presque immobile allait se perdre au mi-
 lieu d'un bois de genêts en fleurs. Plus
 loin, les regards se reposaient sur une
 colline doucement inclinée, où dormait la
 vapeur bleue de l'horizon. Les fauvettes
 chantaient, les moucheron volaient en
 essaims bourdonnants, et les bœufs, arrê-
 tés sous l'ombre des grands chênes, sus-
 pendaient leur repas comme pour respirer
 avec plus de recueillement le parfum ma-
 tinal d'un si beau jour. Rodolphe s'échappa
 point à ce sentiment de bonheur répandu
 dans toute la nature, et il s'y oublia en-
 core une fois.

Mais que cette trêve fut courte ! A peine
 avait-il retrouvé la sérénité, respire le
 parfum des anciens jours, la réalité ou-
 bliée se dressa comme un spectre derrière
 lui, dans la personne d'un de ses bour-
 reaux possibles, un domestique venait le
 prévenir que le déjeuner l'attendait.

— Et si je n'ai pas faim ? répondit Rodolphe irrité.

— Monsieur aura la bonté de nous dire
 à quelle heure il veut être servi.

— Tout ou tard, il faut toujours que cette
 heure sonne, pensa Rodolphe.

Il suivit le domestique.

— C'est peut-être ce matin que je boi-
 rai la ciguë, se dit-il.

Peut-être ! Socrate, au moins, savait le
 jour, l'heure où la coupe lui serait pré-
 sentée !...

Son front s'était obscurci ; il avait mordu
 de la dent sa lèvre un peu frémissante.
 Cependant il mangea avec les apparences
 de l'appétit.

Les domestiques avaient les yeux fixés
 sur lui, et quoiqu'il se fût fait une loi de

mépriser l'opinion vulgaire, il devait avoir
 faim devant eux.

Après le déjeuner, il se rappela les hor-
 ribles souffrances causées par le poison.
 Le prince n'avait peut-être pas songé à
 en indiquer un qui épargnât à Rodolphe
 ces tortures en tuant tout d'un coup. Ce-
 pendant son imagination n'était point en-
 core assez frappée pour qu'il crût ressen-
 tir des douleurs sans réalité, et bientôt il
 se convainquit que ce dernier repas ne
 devait point lui devenir les entrailles ;
 mais malgré cette certitude, il chercha
 en vain, en s'approchant du piano, à ré-
 saisir les illusions qui avaient donné tant
 de charmes aux instants qu'il y avait pas-
 sé la veille.

A la porte de cette chambre qui ne fer-
 mait point il y avait une ombre menaçante
 qu'il voyait quand il n'y regardait pas, et
 qui le forçait à détourner la tête. Il prit
 un livre, mais de la page qu'il s'efforçait
 en vain de lire, ses yeux allaient toujours
 à la porte ; il repoussa le livre avec colère,
 et sortit brusquement de la chambre ; il
 demanda si lui pouvait se promener dans le
 parc ; on lui répondit qu'il le pouvait. Il
 s'informa si les ordres du prince permet-
 taient qu'on lui confiât un fusil pour
 chasser le lièvre et le faisan ; on lui amena
 des chiens. Deux piqueurs se présentaient
 pour l'accompagner ; il dit qu'il désirait
 être seul, les piqueurs s'éloignèrent.

Un inexprimable sentiment de joie brilla
 dans son regard lorsqu'il chargea l'arme
 qu'on lui avait confiée. S'il le voulait,
 n'était-il pas en ce moment à l'abri du
 poignard ? ne redevenait-il pas maître de
 l'heure présente ? n'allait-il pas jouir des
 sensations qu'elle pouvait lui offrir ?

Quoique fermé par des murs élevés com-